



JOURNAL DE GUIGNOL

ILLUSTRE

Toute communication relative à la rédaction ou à l'administration doit être adressée rue des Célestins, 8.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Drôlatique, Satirique, Amphigourique, Cascadeur, Fouailler et Gouailler, Epatant, Ebêtant et Désopilant, très peu Littéraire, mais par-dessus tout Honnête Canard

ABONNEMENTS : Un An..... 8 fr. | Six Mois..... 6 fr.
L'Administration n'accepte pas de timbres-poste pour le prix de ces abonnements.

Quiconque a un abus à signaler, un vice à flétrir, une vertu persécutée à défendre, peut recourir en toute confiance à Guignol.

Sa discrétion égale la solidité de sa trique.

AVIS

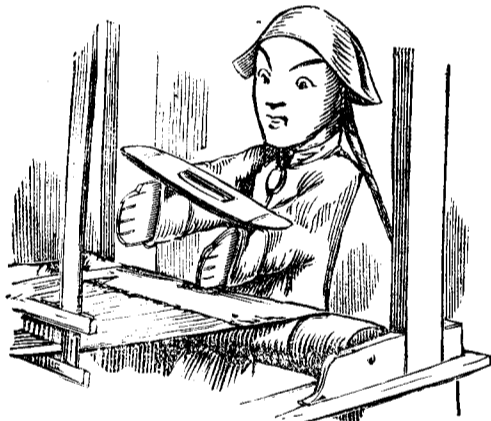
Rédaction et Administration du Journal de Guignol : 8, RUE DES CÉLESTINS, à l'entresol.

Bureaux ouverts tous les jours, de 2 heures à 4 heures.

ABONNEMENTS

Un an..... 8 francs
Six mois..... 5 »

Nous n'acceptons pas de timbres-poste pour le prix de ces abonnements.



LA MARQUE MUNICIPALE

- Pan! Pan!
- Qui c'est qui cogne?
- C'est moi.
- Qui, moi?

— Moi, pardine; moi Guignol, ovrié taffetaquéi quante y gnia d'ovrage; je viens voir ousque nous en sons de note affaire de marque municipale.

— Au fait, vous avez bien raison de nous le rap-peler. Repassez donc dans huit jours.

— Mais je sis pas repasseur, pisque je vous dit que je sis ovrié taffetaquéi.

— Au revoir En attendant poignée de main à ces chers électeurs.

Velà, z'enfants comment j'ai t'été reçu z'à la Mai-son-de-Ville, chaque fois que j'ai t'été z'y fourrer mon picou en me lantibardonnant sus la place des Terreaux. La marque était pas pus avancée que les marquants. Hein! sont-y feignants nos conseillers mule-à-six-peaux, sont-y faignants, nom d'un rat! En velà de z'ovriers chenus, que font pas semblant

d'entendre quante le patron les appelle! Et le pa-tron, c'est moi, c'est vous, les gones, c'est nous tous, quoi. Y nous ont ben assez fait risette, y z'ont ben su nous entortiller avé leurs airs boïmes et leurs papelards pleins de menteries, quante y z'ont voulu qu'on fiche sa canette votative dans le questin z'élec-torable pour leur faire décrocher la timbale au mât de cocagne légiflatif.

C'te fois n'enfin, y se sont dédoublés de leur mar-que? N'a fallu du temps! Ah! ben, quante par hasard nous ons une longueur à tramer, ça ferait joli de grolasser comme ça; c'est ben z'à coups de trique que les fabricants nous feraient sortir de chez eusses. Mais velà, ces gones mouvants de conseillers mule-à-six-peaux, y a pas moyen de les décapiller du paillason de la mollasserie, une fois qu'y sont z'en train de s'y détirer comme de larmises au soleil. Quante y piquent de romances sur leurs cabelots rembourrés ou ben qu'y bajafflent d'impolitique dans leur atéyer de la Perfecture au lieu de s'occuper des canezards que sont delertes, on peut pas leur fichier de z'hussiers dans le derrière, ou ben les faire escurter par de pousse-culs que les empogneraient et les lâcheraient pas tant qu'y z'auraient pas tarminé la façure.

En attendant, les affaires sont toutes petafinées, le commerce est dans la raze, les merchants vendent pus, les fabricants sont déguenillés; les méquiers sont arrête, les feurces sont rouillées, et y a de z'ira-gnes que grimpottent le long des ponteaux; tout ça, pace qu'y a de négociants z'huppés, de z'arcadé-miciens du libre-échange qu'en veulent pas de c'te marque, vu qu'y z'aiment mieux vendre du Crève-feld que du Yonnais et qu'y gagnent davantage sus la sampillerie que sus la bonne merchandise. Ah! y sont roublards, ces gones.

Reusement que c'est fini de rigoler pour eusses, maintenant. Mais c'est c't artignol de Bisquemal que va z'allonger son picou; oh! y va faire un nez, un nez long d'une aune. C'est pus Bisquemal, qu'on va l'appe-ler, c'est Bisquebien. Ben! c'est pas trop tôt qu'on lui rende la monnaie de c'te pièce qu'y nous a glissée en douceur au traité de Flanquefort. Ah! ah! ce vieux pillandre que nous a roulé cinq miyard's de pièces de vingt ronds pour en faire des marks comme y dit; eh ben! nous vons te les lui roter, pisque les étoffes qu'auront pas de marque sortiront pas du pays des marks, et que sans marque, pas de marks. Faites pas entention, les gones, je sis tellement z'émouvu de satisfassion et de vartigolation, que je n'en lâche de gognandises que n'ont ni... chose ni tête.

N'enfin, ça que gnia de sûr, c'est que ce parti-cuyer, ça va le faire caner, y va n'en rentrer ses cor-nes et ravalier son curedent. Lui que faisait tant son fourachaux, qu'était fier comme Retaban, que se redressait sus ses arpions comme un coq devant de pique-en-terre, lui n'enfin que s'était fichu dedans le menillon qu'y nous avait saraboulé note airt jusqu'à la fin des fins, le velà ben déclaveté pour un bon mement. Faudra qu'y décapille une autre rebrique dans son gerlot à malices.

C'te affaire de marque, c'est déjà z'une façon de ly ressemeler la carcasse à ce gone, en attendant qu'on ly la ressemelle autre nent. C'est une magnière d'acompte, quoi. Avé ça, pas de besoin de canon Croup, de fusils que prennent des répétitions, de culassiers z'a cheval, de z'hurlands, et céleri, et célera. C'est z'une revanche tout de même; seurement elle fait moins de bruit que le sigrollement du grand feu d'articille qu'on ly mitonne.

En ly dépendant comme ça de guindres à son or-dissoir, en le rinçant comme qui dirait z'à petit feu, y lâchera ben la traïlle et y remisera tout son balu-chon de vanitance sus la suspente.

Et pis, si ça ly plaît pas, y n'a qu'à venir faire un tour selement jusqu'à Saint-Clair; commenous sommes tous de z'amis, de frangins, nous l'écrabouillerons chenusement c't avanglé; et moi je vous promets de marcher le parmier en tête; car çui-là que vous con-duira z'à la victoire sera toujours la parmière trique de c't univers.

Guignol

HYMNE AU SOLEIL

Ils ont donc déserté les autels magnifiques,
Ils t'ont donc à jamais renié pour leur Dieu,
Les pâles fils de ceux qu'aux âges héroïques,
Tu courbais à genoux devant ton globe en feu!

Quoi! ne savent-ils plus que sous tes clartés blondes
Monte de toutes parts du fond des horizons
La germination gigantesque des mondes,
Et que la Terre vibre au jet des floraisons!

*N'est-il donc plus en eux nulle pensée austère?
Fous d'orgueil, ont-ils donc oublié qu'au-dessus
De leur néant humain bouillonne ton cratère,
Et que l'on t'adorait, Soleil, avant Jésus!*

*Par les longs jours d'hiver, lorsque, les jambes lasses,
Vous allez, sous le froid des cieux inquiétants,
Où donc chaufferiez-vous vos geignantes carcasses,
Vous, les sans-pain, les doux et chétifs grelottants,*

*Dites, répondez-moi, haillonneux et bohèmes,
Qui donc vous donnerait au cœur du sang plus chaud,
Si parfois, à travers la nuée aux flancs blêmes,
L'astre des malheureux ne s'allumait là-haut?*

*Et toi, vieux laboureur qui, robuste et farouche,
Vas poussant la charrue et harcelant tes bœufs,
Quels blasphémants sanglots gronderaient dans ta bouche
S'il s'éteignait un jour, le grand foyer des gueux?*

*Et vous, les artisans de génie, ô poètes!
Vers quel pur idéal s'en irait votre essor,
Si ses divins rayons n'enseillaient vos têtes
Et ne flambaient parmi vos belles rimes d'or?*

*Qui d'eux tous se souvient qu'au jour du grand miracle,
Quand le Crucifié râlait sur son gibet,
Comme un voile de deuil devant un tabernacle,
La sinistre nuée aux juifs te dérobaît?*

*Mais qu'importe, après tout, cette terre mauvaise!
Que t'importe, ô Soleil, notre âpre humanité!
Fais resplendir l'abîme où chauffe ta fournaise
De toute la splendeur de ta divinité!*

*De tes flancs embrasés, jette à travers les mondes,
Jette à travers l'espace, à travers l'infini,
Le ruissellement d'or de tes clartés fécondes!
Brûle, éternel flambeau, dans le grand ciel béni!*

LE COMTE DE L'ISLE-BARBE.

L'ENVERS DE LA PRESSE CONTEMPORAINE



La Chronique et les Chroniqueurs

Actuellement, tout journal qui se respecte et respecte ses lecteurs publie chaque semaine, et au bon endroit, des articles aux tendances littéraires, dus à la plume de quelque écrivain plus ou moins célèbre.

La spécialité de cet écrivain consiste à saisir l'occasion par un de ses trois cheveux et à profiter de l'aubaine pour exhiber, sous toutes ses faces, cette chauve et délicate personne.

L'actualité, telle est la grande question que se sont donné à résoudre les Saint-Simon et les Aurélien Scholl de province.

Tâche difficile, s'il en fût, mais devant laquelle ne reculent jamais les petits jeunes gens aux prétentions, assurément respectables, mais incontestablement exagérées.

Aligner des mots, enjoliver le texte de quelques citations poétiques, y glisser des clichés vieux comme Guttemberg, est un travail qui ne nécessite pas beaucoup d'efforts d'imagination de la part de ceux qui se livrent à cet exercice de collégien émancipé.

Il suffit, pour arriver à ce résultat, d'avoir conquis un diplôme de bachelier et de savoir feuilleter convenablement un dictionnaire Larousse.

A ce titre les chroniqueurs doivent foisonner dans le monde, et nos confrères n'ont qu'à pêcher dans le tas : le pre-

mier venu n'aura rien à envier, comme talent et comme savoir, aux nombreux concurrents qui encombre aujourd'hui les salles de rédaction.

La quantité ne manque pas, la qualité seule fait défaut, et l'on ne n'improvise pas chroniqueur du jour au lendemain.

Je ne veux nommer personne, mais je plains sincèrement les lecteurs condamnés à avaler, à doses plus ou moins fréquentes les pilules qu'on leur sert, dans certaines gazettes, sous les noms de *La semaine à Chaponost*, *Chronique de Brindas*, ou toute autre dénomination empruntée à l'actualité.

Lyon a cependant ses chroniqueurs favoris. Combien sont-ils?... Trois peut-être... et pour contenter la nombreuse clientèle qui dévore chaque matin ou chaque soir les dix-huit colonnes de sa feuille de prédilection, il faudrait à ces trois grands hommes de l'esprit comme sept — c'est je crois le nombre des journaux quotidiens de notre ville. Or, comme ceux-ci ont la juste connaissance et la mesure réelle de leur talent, je ne pense pas que leur prétention puisse aller aussi loin. Au milieu des médiocrités qui les entourent, ils doivent se tenir pour satisfaits de les dépasser de je ne sais combien de coudées. Je serais pour ma part très heureux d'atteindre à la moitié de leur taille.

Je reprocherais cependant à l'un d'eux de trop viser au pontife. On rit de l'écrivain qui se gobe; on tolère difficilement la fatuité chez l'écrivain de talent. Défaut léger, si l'on veut, mais défaut, et défaut dont il est aisé de se débarrasser. Quand vous en serez là, Monsieur X..., vous serez à peu près parfait. Je dis à peu près, la perfection sans épithète n'étant pas de ce monde et j'ignore — j'espère même l'ignorer longtemps — en quoi elle consiste dans l'autre.

Un autre genre de chronique est celui qui traite les questions d'art et surtout les questions ayant rapport avec le théâtre.

Avec celles-ci nous atteignons les plus hauts sommets de la fantaisie. On ne peut se figurer, en effet les mobiles auxquels obéissent parfois certains critiques dans le compte rendu d'une représentation théâtrale.

L'art est totalement étranger aux éloges ou aux récriminations acerbes échappés de la plume de M. X..., ou de l'écrivain de M. Y...

Telle actrice, dont le minois affriolant, ou le galbe impeccablement pur remplacera désavantageusement le talent, se verra bombardée d'épithètes flatteuses et assommée de madrigaux invraisemblables, tandis que sa rivale, aussi jolie quelquefois et en possession des qualités scéniques qui font défaut à la camarade complimentée, sera tournée en ridicule et noyée sous le flot des plaisanteries faciles, parce que... parce qu'elle aura fermé l'oreille aux pressantes, mais indiscretes, sollicitations du même M. X..., ou du même M. Y...

Tel journal est-il moins bien partagé que tel autre dans la distribution des faveurs directoriales? aussitôt l'éreintage prend des proportions gigantesques.

Tel directeur refuse-t-il d'engager une actrice agréable à M. le critique Z...? M. le critique Z... s'empresse d'enfourcher son dada, de partir en guerre et de frapper d'estoc et de taille sur la malheureuse, coupable seulement d'avoir succédé à l'autre. Combien d'exemples je pourrais citer à l'appui de mes dires, si je n'avais admis comme principe de ne citer personne.

Hâtons-nous d'ajouter que tous les critiques de théâtre ne sont pas taillés sur ce modèle peu édifiant, et qu'à Lyon, ils sont rares, ceux qui font de leur plume une arme déloyale et de mauvaise foi.

Il me reste à parler de la *chronique locale*.

Ici ma tâche est aisée.

A un chroniqueur de *locale* on ne demande que trois choses : savoir lire, écrire et compter.

L'orthographe n'est pas nécessaire.

Le style de M^{me} de Sévigné serait inutile; celui d'Alfred de Musset, prétentieux, et les manchettes de M. de Buffon, gênantes et grotesques.

Il y a cependant des chroniqueurs de *locale* faisant exception à la règle.

Ceux-là devraient passer leur plume aux petits jeunes gens égarés dans la *chronique littéraire* et qui seraient parfaitement à leur place dans la *chronique locale*.

PIQUE-BISE.

L'AFFAIRE PONET

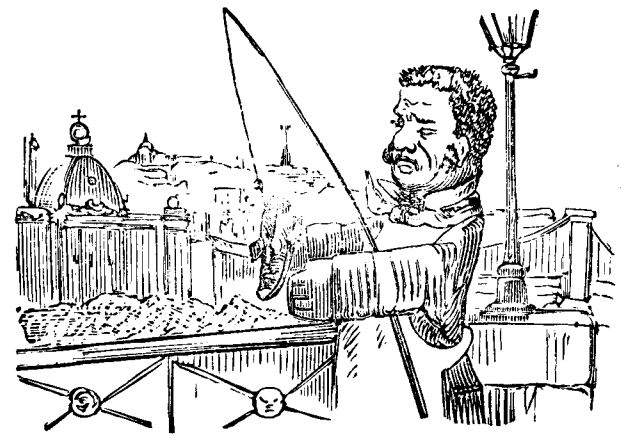
Un sixième complice est allé rejoindre sous les verrous ses frères et amis Ponet, Paulin Blanc, Rassat et Pacard. C'est le sieur Roche de Latour, arrêté il y a quelques jours à Paris, et écroué à Saint-Paul, la semaine dernière.

Ce disciple du maître a été activement mêlé aux chantages de la *Comédie politique* et nous ne craignons pas d'ajouter que c'est un des plus compromis.

Ajoutons que ce nom de Roche de Latour n'est pas le sien. Il s'appelle simplement Roche et a ajouté à son nom celui de sa femme, Madame Delacour (sans particule).

P. B.

ÉTUDES PHILOSOPHICO-SCIENTIFIQUES



LE POISSON

Ce qui distingue le poisson de l'homme, c'est qu'il ne met pas les mains dans ses poches.

Ce qui le distingue de la femme, c'est qu'il est muet.

Après de longues et laborieuses recherches; après avoir consulté les naturalistes les plus distingués : Lacépède, Cuvier et Buffon; parcouru les articles consacrés au poisson dans les dictionnaires de Larousse et de Littré (je ne parle pas du dictionnaire de l'Académie; car les quarante sauriens qui siègent en habit vert sous les coupes de l'Institut n'en sont encore qu'à la lettre R), je crois pouvoir livrer aux lecteurs du *Journal de Guignol* cette définition :

Le poisson est un animal qui naît et vit dans l'eau.

Ce premier point, établi par des preuves et des documents indiscutables, donne au poisson une grande supériorité sur l'homme. Ce dernier, en effet, cherche constamment à sortir de son élément, tandis que le poisson n'en sort que malgré lui, et ne se décide, que contraint par la force, à finir ses jours sur la terre ferme et dans la poêle à frire.

Ce qui affirme cette supériorité sur l'homme, tout particulièrement sur la femme et même sur les députés, c'est... que le poisson ne cause pas. Je crois inutile de développer les avantages multiples qui résultent de ce mutisme pour la douceur des relations sociales.

De plus, le poisson est sobre. Sa boisson favorite est l'eau, et, s'il fait usage du vin, ce n'est que dans la matelotte et à son corps défendant. Cette sobriété qui l'honore le recommande tout particulièrement à la sollicitude des Sociétés de tempérance.

Parlerai-je de son épouse? Elle met au monde des centaines d'enfants par an et — mérite rare — ne les met pas en nourrice.

Quant à la laitance de carpe, elle n'a rien de commun avec l'allaitement au biberon. Et quelle modestie! quel désintéressement chez ces épouses, qui se contentent des rivières aux flots babillards, au lieu de demander à leurs époux des rivières de diamants!

Pour la délicatesse et la pudeur, le poisson est au-dessus de tout éloge. Qui de nous n'a vu de ces malheureux ougir de honte en assistant, dans un bocal, au spectacle des turpitudes humaines?

Sa douceur est touchante. Ce n'est pas lui qui aurait inventé cet engin de destruction appelé ligne, sorte de bâton terminé à l'une de ses extrémités par un asticot et à l'autre par un pêcheur.

La carpe, disent les cuisinières, est vouée au bleu et demande à être écaillée vive. C'est une pure calomnie, et si on la consultait, elle s'empresserait de refuser ce raffinement de cruauté. Elle ne demande qu'à vivre longuement, comme les carpes centenaires de Fontainebleau, à la queue desquelles, le gouvernement, soucieux de ses gloires, a passé un anneau, en guise de décoration du Mérite piscicole.

Le poisson est généralement beau.

Lorsque la nature s'est montrée ingrate à son égard, il rachète, par les qualités du cœur, les défauts de son physique; et il n'est pas jusqu'à la morue, dont l'élégance est peut-être contestable, qui ne se fasse un devoir de donner aux hommes un vêtement connu sous le nom de queue de morue, et de soulager l'humanité souffrante, en permettant à des industriels de faire de l'huile avec son foie. Je suis, d'ailleurs, obligé d'avouer que cet article de foie a fait le désespoir de mes jeunes années.

La grande famille des poissons se divise en plusieurs branches. Chaque branche trouve, dans chaque classe de notre société, un amateur passionné et convaincu.

Exemples :

Le perruquier adore le merlan;
 Le fabricant de parapluies, la baleine;
 Les chanteurs recherchent le thon;
 Les gommeux éprouvent un amour inexplicable pour la morue;
 Les Grecs ont une renommée universelle pour faire sauter la carpe;
 Le propre des magistrats est de savoir préparer la raie;
 Gugusse et Polyte ont des parents, qu'ils sont heureux parfois de déguster à la maitre-d'hôtel.
 Enfin, le poisson possède un dernier avantage : il peut, à l'occasion, remplacer le gibier. Ceux qui ont un faible pour les caillies ne me désavoueraient pas.
 Telles sont, sur cet intéressant animal, les dernières données de la sciences, et j'espère que les innombrables lecteurs du *Journal de Guignol* me sauront gré d'avoir consacré mes loisirs à ces recherches palpitantes d'intérêt, où se trouvent réunis dans un touchant assemblage la science et la philosophie.
 Je termine ce lumineux exposé philosophico-scientifique ou scientifico-philosophique par cette pensée que ne désavouerait pas La Bruyère :
 Le poisson n'écrit pas dans les journaux.
 C'est bien agréable pour lui... et pour les autres.

VÉLOCIPÈDE,

Membre de plusieurs Sociétés savantes et d'une nombreuse famille.



Organsin cuit et trame souple

Un ancien employé de Savigny nous prie de signaler l'urbanité parfaite avec laquelle, dans l'usine des Charpenes, on reçoit les nombreux postulants d'emploi.
 Modestement assis dans un fauteuil douillet, Savigny se lève précipitamment dès qu'il aperçoit un ouvrier quelconque venant solliciter de l'ouvrage.
 — Daignez vous asseoir, Monsieur.
 Et d'un geste large et digne il indique le siège qu'il vient de quitter et dans lequel il exige que l'on prenne place.
 Puis, avec une délicatesse touchante, repoussant loin de lui tous ces vilains procédés d'inquisition, familiers à quelques-uns de ses collègues, il s'enquiert avec soin des besoins et des désirs de l'ouvrier, qui ne se retire jamais sans une bonne parole, un rafraîchissement hygiénique et la promesse formelle d'une embauche prochaine.
 Nous ne saurions trop applaudir à tant d'urbanité et de délicatesse, et nous sommes heureux, dût la modestie de Savigny s'en effaroucher, de divulguer ces faits, tout à l'honneur de l'un de nos plus éminents industriels.



Puisque nous en sommes à l'urbanité, aux bonnes manières et autres guitares, peu usitées dans certain monde lyonnais, nous ne pouvons manquer de signaler à nos lecteurs les Durst Wild, frères.
 Ne pourrait-on pas étendre aux honorables fumistes, directeurs du bazar de la rue de l'Hôtel-de-Ville, la mesure prise à l'égard de la succursale Clister.
 A notre humble avis, quelques muselières trouveraient là un emploi réellement utile.



Le patron porte bien ses soixante ans ! — Il est vert — oh ! mais excessivement vert, et n'a pas encore renoncé à croquer les pommes.
 L'employé a vingt ans de moins, est d'une verdeur non

moins accusée et bien de son âge, et prodigue sans compter les trésors de sa jeunesse.

Or donc, à l'heure poétique où les municipaux à cheval font des patrouilles, l'employé, au bras d'une chaste et pure enfant, traversait la place de la République. Mais comme aux heures les plus douces il faut quelquefois nous arracher aux enivrements, pour subir les lois brutales de la nature, notre héros aux moustaches conquérantes quitta pour quelques instants le bras de son adorée et prit place dans un de ces petits chalets intimes que nous devons à la munificence de notre conseil municipal.

Que se passa-t-il pendant son absence ! Mystère.
 Quant il revint, empressé de reprendre le bras de sa dame, quelle ne fut pas sa stupéfaction de la voir aux prises avec un galantin sexagénaire, qui, à grand renforts d'arguments trébuchants et ayant cours, cherchait à triompher de la vertu de la belle.

Notre homme est vif... Dame ! à sa place... n'en auriez-vous pas fait tout autant. D'un pied énergique, il caresse l'échine de ce Don Juan stupéfait, et recula ahuri, pétrifié en reconnaissant... son patron...

L'un et l'autre se demandent encore, lequel des deux a été le plus surpris.

Ces choses-là n'arrivent qu'en septembre.

Dame ! avec une chaleur pareille.

DUROQUET JUNIOR.



Chronique Locale

On a été relativement sage cette semaine aux Brotteaux. Pas d'imitations de locomotives, pas de raclées intimes. Cependant la cartomancienne Th... du passage Montbernard, dont la spécialité consiste à brouiller les ménages et à déranger les jeunes personnes, qui parfois ne demandent pas mieux, s'est quelque peu émue de nos révélations.

Nous la prévenons très charitablement que nous avons l'œil sur elle, et que, si elle continue son métier malhonnête mais lucratif, nous la signalerons à une personne, avec qui il lui serait dangereux d'avoir quelque rapport, nous voulons parler de dame police.



MM. les regrattiers — prononcez régisseurs — sont parfois d'une inconvenance qu'il est bon de relever, quand l'occasion s'en présente.

Ces représentants de la propriété se permettent — avec les dames surtout — des libertés de langage, qu'on a coutume de réprimer, quand elles se produisent chez des gens de mauvaise éducation, par une paire de soufflets.

Une dame ne peut se présenter chez certains d'entre eux sans qu'il lui soit adressé des questions non seulement indiscrètes, mais aussi absolument injurieuses et malhonnêtes.

— Ah ! vous êtes seul ?... Vous n'êtes pas mariée ?... Eh ! bien, nous ne pouvons pas vous louer ! vous savez !... Et pourquoi cela, vertueux regrattier ?...

Une dame qui n'est pas en pouvoir de mari est donc nécessairement, selon vous, une dévergondée ou une femme publique ?... Les maisons, dont vous touchez les locations, sont donc toutes consacrées au culte de quelque divinité sévère et bêtement pudibonde ?... Est-ce la peur de voir une dame seule jeter la brouille dans les ménages du premier ou du troisième qui vous poussent à refuser l'argent de son loyer ?...

Le propriétaire qui vous donne de telles instructions appartient-il à une confrérie de distributeurs de bibles non expulsés ?... En ce cas que les écriteaux qui se balancent au-dessus de la porte de son immeuble, soient libellés assez clairement pour qu'on sache à quoi s'en tenir et qu'on ne se dérange pas inutilement.

Je conseille, par exemple, à M. X..., de transcrire ses invites aux passants en quête de logement de la façon suivante :

A LOUER
 AU 3^{me} ÉTAGE
 UN APPARTEMENT DE QUINZE PIÈCES
 pour ministre anglican ou membre d'une Société
 de Tempérance
 S'ADRESSER AU CONCIERGE
 membre de la Société contre l'abus du tabac

De cette façon, nulle équivoque à redouter. Dans dix ans, l'écriteau — si le vent ne l'a pas décroché — continuera à danser et à ébaudir les badauds.

Ajoutons que les régisseurs du modèle de celui que nous venons de citer sont rares, et que chez la grande majorité d'entre eux on rencontre toujours la politesse et l'urbanité qu'on est en droit d'exiger d'un homme du monde et d'un homme... intelligent.

Les autres, ceux qui proposent à leurs jeunes et jolies locataires d'acquitter leurs loyers avec leurs... charmes, on qui adressent aux dames seules des questions que nous nous refusons à transcrire, ceux-là heureusement sont une exception et nous en félicitons leurs confrères.



Le sieur Côte, inspecteur au marché des Brotteaux, a une singulière façon de payer ses dettes.

Cet infime fonctionnaire s'est permis de violenter et d'insulter, samedi 3 septembre, une dame X..., son ancienne maîtresse de pension, à qui il doit encore une somme de 40 francs. La scène a eu lieu en présence de nombreux témoins, au marché du quai des Brotteaux.

Voilà un crime de lèze-galanterie que nous comprenons difficilement de la part d'un employé de la Ville. Que diriez-vous, Monsieur Côte, si, lorsque vous vous présentez pour toucher vos appointements, on vous répondait en vous traitant de vieux muffle, et en faisant pleuvoir sur les galons de votre casquette le déluge d'invectives que vous déversez si bien sur la tête de vos débiteurs ?

Vous la trouveriez mauvaise, n'est-ce pas ?

Eh bien ! c'est absolument le cas de M^{me} X..., votre victime.

Espérons que vos supérieurs sauront refroidir quelque peu votre intempestive ébullition.

Un bon conseil en attendant, Monsieur Côte, ne recommencez pas.



Il paraît qu'on fait la vie dure aux marchands d'allumettes de contrebande.

La Compagnie, dont on a cru bon de renouveler le monopole, poursuit ces pauvres diables avec une férocité sauvage.

Savez-vous, aimable Compagnie, comment vous devriez remédier au préjudice qui vous est ainsi causé ?

En vendant des allumettes qui prissent feu, et non des morceaux de bois, que vous vendez très cher et qui ne peuvent servir, à ceux qui les achètent, que de cure-dents ou de cure-oreilles.

Jusqu'à là, trouvez bon qu'on s'approvisionne ailleurs, quand l'occasion s'en présente.

Vos concurrents vous volent, mais ils ne volent pas leurs clients et cela nous suffit, ô chimique Compagnie.

ARISTIDE CANEMBOIS.



LA SEMAINE AU THÉÂTRE

LA DAME AUX CAMÉLIAS. — LES JOCRISSES DE L'AMOUR

Ça été un véritable événement que cette réouverture des Célestins. A voir la foule qui s'y pressait, on ne se fût pas douté que nous étions dans la période des vacances et que, selon la formule

usitée, il n'y a personne à Lyon à ce moment-là. Et puis cette affluence prouve encore une chose : le public n'est pas si blasé de la grande comédie qu'on veut bien le dire ; ou, s'il est blasé, c'est de la grande comédie *mal jouée*. Il se laisse prendre une fois ; à la deuxième représentation, les banquettes pourraient causer entre elles, sûres qu'elles seraient de n'être point dérangées.

L'interprétation de la *Dame aux Camélias* a été honnête comme impression générale. Il y a du bon, du très bon même, du médiocre et du pire. Abel est un des rares Armand Duval (dit-on Duval ou Duvaux au pluriel ?) que nous ayons vu se tenir aussi bien dans ce rôle-là. Le fait est qu'il faut être très fort pour se faire écouter sans provoquer le rire dans le rôle... bête d'un monsieur qui fait des variations sur le verbe *aimer* pendant cinq actes ; cela devient une vraie obsession. M^{me} Harris n'a pas emporté nos suffrages dans le rôle de Marguerite Gautier. La comédienne est pourtant intelligente et jolie, mais la voix est monotone, trop aiguë, et l'actrice, qui revient des bords de la Néva, n'est pas encore dégelée. Nous attendons impatiemment de la voir dans une autre épreuve.

Pourquoi Mercier se croit-il obligé d'ajouter des fioritures à la *partition* de Dumas ? Son nom ne figure pas sur l'affiche avant ou après celui de Dumas ; ou alors nous allons assister à une réédition de l'affaire Gaillardet. M^{me} Billon a cru sans doute qu'elle jouait dans une pièce de Cluny. Quelle charge ! Il ne faudrait pas confondre trivialité avec gaité. Revanche à prendre, et qui sera prise, j'en suis sûr.

Un dernier mot au sujet de cette représentation : le spectacle s'est terminé à une heure où tous les honnêtes gens doivent être couchés. M. Dalbert est cause qu'il s'en trouvait encore pas mal d'honnêtes gens dans les rues jeudi dernier ou plutôt vendredi matin. Que le directeur de l'année passée (qui, paraît-il, n'est pas parent avec M. Dalbert, direc-

teur pour 1887-88) ait cherché à fournir à ses spectateurs naïfs la quantité au lieu de la qualité, cela se comprend ; mais cette année nous augurons mieux, et le public apportera avec plus d'empressement son argent pour voir trois actes bien joués en deux heures et demie, que pour en *subir* onze, chourinés et massacrés comme ils l'étaient généralement l'année précédente.

Il serait intéressant, si l'on avait le temps et la place, d'examiner un point qui est commun entre la *Dame aux Camélias* et les *Jocrisses de l'Amour* : je veux dire la scène entre le père d'Armand Duval et Marguerite, et la scène entre l'oncle d'Armand Goulu et Léontine Crochard. On verrait sans peine combien est fautive toute cette dialectique de Dumas et combien est juste cette charge spirituelle de Lambert Thiboust et Théodore Barrière. Si Mercier n'avait pas dit que ses filles jouent du Wagner, on ne se douterait pas que la pièce a déjà vingt-cinq ans.

Cependant les *Jocrisses de l'Amour* ont été joués samedi dernier devant un public clair-semé. Mystère et chasse. Depuis longtemps à Lyon, on ne nous avait joué du vaudeville avec cet ensemble et ce brio. On se tordait absolument. Béjuy qui, le premier jour, s'était fait remarquer dans l'*Eté de la Saint-Martin* par son jeu sobre et plein de finesse, Béjuy a été excellent. C'est en artiste consommé qu'il a détaillé sa « chute d'un ange » au premier acte. M^{lle} Cassothy nous a ravies par la malice et le chic dont elle a assaisonné son duo d'amour avec Derouhile. Ces ingénues pimentées sont si rarement jouées avec tact ! Derouhile a vaillamment donné la réplique à ses deux camarades. Bravo ! voilà trois excellents sujets.

Mercier, M^{me} Billon et Fort complètent excellemment cette troupe. Les seules taches que je trouverais dans cet ensemble sont un troisième comique, une troisième ingénue qui sont, avec un père d'Armand Duval, à expédier dans les contrées lointaines. CAQUE-NANO.

SPECTACLES DE LA SEMAINE

Casino. — Tous les soirs, à 8 heures, concert-spectacle. Représentation de M^{lle} Paule Cortès, de M. Marius Richard, etc., etc.

Grand succès des expériences d'hypnotisme de M. Torcy et de M^{lle} Lucia, dans la cage des lions du jeune dompteur Giacometti, qui passionnent et attirent tout Lyon.

Scala-Bouffes. — Tous les soirs, à 8 heures, *La Nuit du 15 octobre*, opérette militaire, en un acte, du théâtre des Bouffes-Parisiens, de MM. Leterrier et Vanloo, musique de M. Jacobi, jouée par M. et M^{me} BELLARD, *ex-artistes des Célestins*, MM. Berthomieu et Moiroud.

Toujours très applaudis : M^{mes} Louvel, Zent, Niel, Hodhol, Sarrazin ; MM. Darville, Moiroud, Claudius, Berthomieu et Félicien.

On nous prie d'annoncer les dernières représentations des célèbres frères Donato. Avis aux retardataires.

Vogue de la Guillotière. — MUSÉE VIVANT. — Représentation de tableaux des écoles française, italienne et espagnole.

Salle Indienne. — Tous les soirs, à 8 heures, concert-spectacle, avec le concours d'artistes des théâtres de Paris.

Théâtre-Guignol. — Place des Célestins. Samedi prochain, réouverture avec *les Réservistes au couvent*.

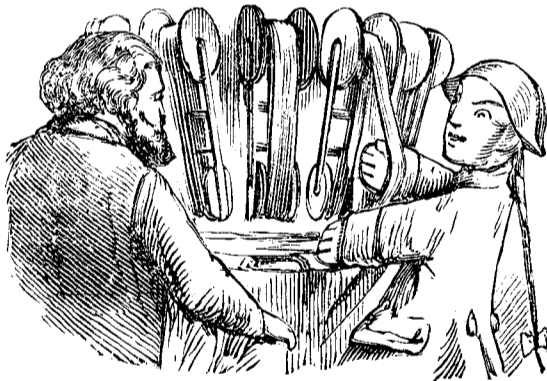
Théâtre Guignol. — PASSAGE DE L'ARGUE. — Tous les soirs, les *Mousquetaires au Couvent*, parodie en trois actes. Consommations de premier choix.

Théâtre de Guignol. — BRASSERIE ALSACE-LORRAINE, cours Lafayette, 145 — Tous les soirs, de 7 h. 1/2 à 11 heures, sous la salle d'ombrage couverte et fermée, spectacle varié. Tramways jusqu'à 11 h. 1/4.

Le Gérant, JEAN PONCET.

IMPRIMERIE NOUVELLE LYONNAISE, rue Ferrandière, 52.

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL



MANUEL DU COMMISSIONNAIRE RASEUR

MAIS-PRÉ-SALÉ FRÈRES

Ceux-là ne sont pas méchants — au contraire. De bons garçons, pas trop forts ; juste le nécessaire pour tenir l'emploi, mais raseurs... oh ! mais raseurs à rendre des points à Mon serrez le mot crampon.

Maïs-Pré-Salé frères ont, du reste, droit à certains égards. Derniers vestiges d'un genre d'affaire, aujourd'hui complètement disparu, ils subsistent grâce à je ne sais quelle chance et restent les seuls commissionnaires, représentant la petite maison de province, au milieu de leurs grands confrères exportateurs.

Dieu sait cependant quelle bonne carrière fut autrefois celle de représentant des maisons de province. Quel emploi rémunérateur et facile c'était

alors, et combien de positions solides et de rapides fortunes n'eurent pas d'autres origines. Aujourd'hui, tout est bien changé. Tous ces vieux rouages, devenus inutiles, se voient peu à peu supprimer, et Maïs-Pré-Salé frères restent seuls debout au milieu de tant de ruines.

Etre employé de Maïs-Pré-Salé n'est pas une sinécure. Quelle somme de travail il faut dépenser pour maintenir à un niveau suffisant cette organisation rachitique et à bout d'existence. Aussi, le vieux papa Maïs, toujours agile, l'œil en éveil, exerce-t-il la surveillance la plus minutieuse sur tout son petit personnel et parvient-il, à force de soins, à conserver, sans trop de dommages, la situation d'autrefois.

Maïs-Pré-Salé frères ont une spécialité — représentants d'une quantité de petites maisons de province et de quelques maisons de l'étranger, ils ne font aucune affaire à leur nom. Tout ordre donné par eux l'est au nom de leur client à qui facture est aussi directement remise, et se croit, par là, assuré d'éviter toute majoration de prix. Grâce à ce système personnel au papa Maïs, la liste de cette clientèle est restée longue sur les registres de la maison de la rue Puits-Gaillot.

A Clermont-Ferrand comme à Dax, à Marseille comme à Rodez, Maïs-Pré-Salé frères sont restés omnipotents et considérés.

Le papa Maïs porte allègrement ses soixante ans. — Vif d'allures, toujours en éveil, amateur déclaré de la bonne gauloiserie, c'est un acheteur aimé sur la place. Aimé pour lui-même, s'entend, et non pour ses affaires, qui, par leur peu d'extension et surtout la multiplicité du détail, font le désespoir des vendeurs et des employés aux débits. Aussi, avec quelle adresse ce bon M. Maïs sait-il discuter le prix d'un

taffetas ou d'un satin, contester le coût d'une pièce de foulards, pour arriver à remettre, une fois l'entente établie, une commission détaillée en huit ou dix articles, dont le total dépassera rarement 14 fr. 50.

Eh bien ! ce bon vivant est si sympathique que l'on accepte de lui ce que l'on refuserait à bien d'autres, quand bien même cet autre serait M. Marco.

M. Marco — pas Saint-Hilaire — est le premier acheteur de Maïs-Pré-Salé. Le plus tendre duvet couvrait encore sa lèvre supérieure qu'il s'initiait aux mystères de la commission en nettoyant à la gomme les cartons ternis et en recopiant au net les débits de Calabre de Dax.

Il gravit successivement les degrés de la hiérarchie, se vit initié au grand art par les soins du concétable Joncquière, et est parvenu enfin à l'apogée de la situation qu'il lui est permis d'espérer.

Le Marco d'aujourd'hui n'a rien de commun avec celui d'autrefois. Haut en couleur, d'allures placides, avec une ventripotence précoce, c'est un gaillard réussi et qui n'ignore aucune de ses capacités. Si la maison Maïs-Pré-Salé frères est dénommée de partout : *l'Usine des Raseurs*, Marco peut revendiquer hautement la responsabilité de ce vocable ; ce qui, d'ailleurs, n'est pas fait pour l'émouvoir et ne saurait le toucher en aucune façon.

Maïs-Pré-Salé frères continueront donc leur petit bonhomme de chemin. Ils sont et il faut qu'ils demeurent. Eux partis, leur place vide ferait trou et ils manqueraient à la collection. Et, en fait, il est encore plus agréable pour un vendeur d'avoir affaire au papa Maïs, qui n'est jamais au dépourvu pour conter quelque chronique rabelaisienne, que de subir le contact monotone d'un Bille de Loto loquace ou d'un Beier quelconque gourmé, pédant et ridicule.

Monsieur MALUNI.